

Anthropologie et Sociétés



Roland LARDINOIS (textes réunis et présentés par) : Miroir de l'Inde. Études indiennes en sciences sociales, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1989, 388 pages, orientation bibliographique, liste des auteurs, textes traduits de l'anglais par Joël Dusuzeau et Roland Lardinois.

Pierre-André Tremblay

Volume 15, numéro 2-3, 1991

L'univers du sida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015193ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015193ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1991). Compte rendu de [Roland LARDINOIS (textes réunis et présentés par) : Miroir de l'Inde. Études indiennes en sciences sociales, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1989, 388 pages, orientation bibliographique, liste des auteurs, textes traduits de l'anglais par Joël Dusuzeau et Roland Lardinois.] *Anthropologie et Sociétés*, 15(2-3), 251–253.
<https://doi.org/10.7202/015193ar>

qu'à l'analyser. Enfin, les dernières pages où elle ne cache pas les embûches et les incertitudes de son cheminement existentiel, « opération douloureuse et pourtant vitale », agaceront certains lecteurs, mais pourront peut-être en éclairer d'autres.

Les milieux anthropologiques sont à l'affût d'ethnographies expérimentales qui sauraient à la fois alimenter les discussions sur l'épistémologie du travail de terrain et enrichir notre compréhension de la dynamique de communication interculturelle¹. Le dialogue interculturel engagé par Glowczewski dans les *Rêveurs du désert* éclaire quelque peu une telle recherche, tout en demeurant néanmoins davantage au stade de la confession personnelle.

Je dirai en terminant que ce livre, de lecture agréable et exempt de l'hermétisme du discours scientifique, s'adresse à un auditoire plus large que la seule communauté anthropologique. Je recommande sa lecture à tous ceux qui s'intéressent aux questions autochtones contemporaines. Les étudiants en anthropologie pourront se sensibiliser à une facette plus personnelle du travail de terrain, que l'encadrement pédagogique peut difficilement leur fournir.

Sylvie Poirier
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Roland LARDINOIS (textes réunis et présentés par) : *Miroir de l'Inde. Études indiennes en sciences sociales*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1989, 388 pages, orientation bibliographique, liste des auteurs, textes traduits de l'anglais par Joël Dusuzeau et Roland Lardinois.

Depuis les travaux de E. Saïd, nous avons appris combien l'Europe n'avait considéré l'Orient que comme l'écho de ses propres indécisions. Finalement, nous n'avons pas tant changé depuis Marco Polo : les récits de voyage, les interrogations philosophiques, les recherches historiques nous en apprennent souvent plus sur leur auteur que sur leur objet. On est alors bien près de conclure que c'est à cause du silence des autres que nous n'entendons que nous-mêmes.

On se tromperait : les « autres » parlent, écrivent, réfléchissent ; le problème est d'abord de le reconnaître. Comment, ensuite, prendre contact avec ces travaux souvent peu accessibles ? Le but de R. Lardinois est de résoudre cette difficulté. En choisissant et traduisant certains des textes les plus importants produits par les sciences sociales indiennes, il veut nous faire voir l'Inde non telle que la veut la tradition orientaliste, mais telle qu'elle apparaît aux penseurs indiens eux-mêmes.

L'enjeu est de taille. Comment choisir dans l'abondance des objets, des chercheurs et des interrogations sans oublier trop de dimensions essentielles ? On imagine bien que

1. Voir par exemple George E. Marcus et Michael M.J. Fischer, *Anthropology as Cultural Critique*, Chicago, University of Chicago Press, 1986.

semblable injonction est impossible : le lecteur restera forcément sur sa faim. L'épaisseur de ce livre aurait facilement pu être doublée sans que nous en soyons pour autant satisfaits.

Les 13 chapitres qui le composent, précédés d'une présentation de R. Lardinois, ne cherchent donc pas à *tout* dire. Leur sélection n'obéit d'ailleurs pas à des critères uniques et rigides. Elle s'explique parfois par le fait que certains ont marqué le déroulement des recherches sur le plan théorique, tel le texte de M.N. Srinivas, « Le système social d'un village du Mysore », dont la première édition date de 1955. Elle peut aussi se justifier parce qu'ils représentent un tournant des interrogations actuelles : ainsi, le texte de R. Guha sur les révoltes paysannes montre bien la profonde coupure représentée par l'introduction de la perspective gramscienne caractéristique des *Subaltern studies*.

On peut donc parfois s'interroger sur les raisons de ces choix. Il est clair, par contre, que l'organisation de ce recueil répond à une volonté d'initier les lecteurs francophones aux diverses facettes de la péninsule indienne. Après une introduction résumant l'évolution historique des sciences sociales en Inde, la première section s'intéresse à la société rurale. On y retrouve le texte de Srinivas, suivi d'un chapitre sur l'introduction du capitalisme dans l'agriculture. La seconde section aborde quelques aspects de l'industrialisation, avec un chapitre portant sur son histoire sous la domination impériale et un second sur la place des femmes dans l'industrie textile, qui démontre la vitalité des recherches sur les femmes. La troisième partie du recueil est consacrée à quelques-unes de nombreuses minorités ethniques (les « tribus », pour reprendre l'expression officielle) ou religieuses (musulmans et Sikhs). La quatrième effleure le champ politique et analyse, tour à tour, les traits fondamentaux des insurrections paysannes, les dimensions psycho-sociales du militantisme hindou responsable de l'assassinat de Gandhi et les bases historiques du paupérisme. Enfin, la dernière section aborde les problèmes de la surpopulation et les bases culturelles d'un développement endogène.

La diversité des textes de ce livre est donc à l'image de celle de la société indienne elle-même. R. Lardinois a choisi de faire le tour des diverses préoccupations possibles sans privilégier une approche théorique, une zone géographique ou une orientation disciplinaire (bien qu'on puisse déceler une certaine prédominance de l'histoire). Il est donc difficile de porter un jugement qui fasse justice à ce foisonnement. On peut cependant se demander si l'orientation sociologiste du recueil fait une juste place à la phrase du directeur de la publication selon laquelle « la spécificité de cette aire culturelle réside à la fois dans le système des castes et dans la hiérarchie des valeurs que représente l'hindouisme » (p. 21). Le texte de Srinivas peut être relié à la première dimension, mais on ne peut s'empêcher de le trouver bien ancien. Quant au deuxième aspect, l'absence de chapitre expressément consacré à la religion surprendra.

À l'heure où les échecs des modèles occidentaux de développement ne font plus de doute¹ et où est criante la nécessité de repenser les paramètres de l'évaluation des objectifs et des moyens d'améliorer la vie des populations pauvres, il aurait été louable de présenter l'état actuel de la réflexion sur le « développement endogène ». La civilisation indienne représente une tentative originale d'articulation d'une « grande » tradition remarquable par son raffinement et de « petites » traditions (comme aurait dit Redfield) vivaces et fermement implantées dans le tissu local. Cet exemple peut-il aider à la formulation de micro-projets, qui semblent une voie plus efficace que les méga-projets de développement ? Comment peut-il indiquer quelles sont les forces sociales aptes à prendre en charge le changement de direction qui s'impose ? Comment mieux asseoir la nécessité d'un développement *autonome et plus respectueux des réalités concrètes* ? S'il est une chose que démontrent les textes réunis dans

1. Pour une analyse de leurs échecs en Inde, voir, entre autres, l'ouvrage récent de V. Shiva, *Staying Alive. Women, Ecology and Development*, Londres, Zed Press, 1989.

ce livre, c'est bien que l'Inde n'a rien à voir avec cette survivance figée et a-historique qu'imaginait le XIX^e siècle européen. Il aurait été souhaitable que ce regard vers l'avenir occupe une plus grande place dans ce livre.

Comme on l'a dit plus haut, on aurait tort de reprocher à cet ouvrage de ne pas tout couvrir. Destiné à l'initiation de lecteurs francophones souvent peu familiers avec l'univers indien, il atteint amplement son but. Les références abondantes et l'heureux ajout d'une section bibliographique permettront de pousser la réflexion. Il est à souhaiter que le Centre d'Étude de l'Inde et de l'Asie du Sud poursuive son programme de traduction d'œuvres sociologiques et historiques indiennes.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

Bernard ARCAND : *Le Jaguar et le Tamanoir. Vers le degré zéro de la pornographie*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1991, 397 p.

Le dernier livre de Bernard Arcand porte un titre mystérieux (*Le Jaguar et le Tamanoir*) flanqué d'un sous-titre énigmatique (*Vers le degré zéro de la pornographie*). Mais si le titre ne trouve sa justification qu'à la fin, au terme d'un suspense intellectuel savamment ménagé, le sens du sous-titre s'éclaire rapidement. À travers le thème de la pornographie, c'est en effet celui de notre modernité, de ses insuffisances, de ses contradictions, qui est abordé et investi de part en part par ce livre aussi talentueux qu'ambitieux. Car la pornographie (qu'on l'envisage sous l'angle de la production ou de la consommation) est exemplaire d'une logique de l'excès caractéristique de notre époque.

Les pages dans lesquelles Bernard Arcand, après avoir rendu hommage à un article pionnier de Susan Sontag, inscrit la pornographie dans l'univers des situations extrêmes qu'incarnent indifféremment à ses yeux John Cage, Samuel Beckett ou Christo, sont à la fois fortes et savoureuses. Cette recherche de l'excès, qui est la marque de l'individualisme moderne, l'individualisme de la solitude, est exemplairement illustrée par la pornographie qui, par son ambition même (tout montrer le plus vite et le plus directement possible — effet d'accélération radicalement contraire aux effets de séduction de l'érotisme et du strip-tease tels que les avait analysés Barthes), tend assez rapidement vers son point zéro — celui où, une fois épuisé le jeu au total limité des combinaisons et des situations possibles, une fois épuisée la recherche d'une vérité qui se dérobe au moment même où elle s'exhibe, s'établit le triste constat que le secret n'est rien, qu'il n'y avait rien à cacher.

Bernard Arcand a tenu son pari. Du point de vue particulier qu'il a osé retenir, il nous offre des vues saisissantes d'une contemporanéité dont nous sentons bien qu'elle se distingue radicalement des périodes historiques qui l'ont précédée parce que ses paramètres eux-mêmes, les principes qui en constituent le sens et l'architecture, ont bougé. Il fait donc œuvre d'anthropologue du monde contemporain. Je dis bien « anthropologue », et c'est sur ce point que je voudrais insister pour conclure.

Bernard Arcand, dont l'érudition est très remarquable, connaît, en outre, et aime la société qu'il étudie. C'est, à l'évidence, un homme qui sait vivre avec son temps et sur lequel la modernité n'exerce ni le charme trouble ni l'effet répulsif auxquels sont parfois sensibles